

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 OCTOBRE 1894

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc.—Lisette, par Benjamin Sulte.—Monument Chénier.—Carnet du "Monde Illustré."—Développement, par Fénélon.—Poésie : L'automne (avec encadrement), par Louvigny.—La poésie au collège, par Denis Ruthban.—Le nouveau volapuck, par Raoul Renault.—L'impératrice du Japon—Primes du mois de septembre : Liste des numéros gagnants—Nouvelle : Terrible aventure avec un serpent, par Max O'Rell.—Chronique de la mode, par Blanche Valmont—Galerie échi-quienne : M. C. F. Stubbs (avec portrait), par J.-E. N.—Notes et faits.—Un conseil par semaine.—Choses et autres.—Le jeu de Dames.—Feuilleton : Le secret d'une Tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—L'impératrice du Japon.—Montréal : Le monument Chénier et quelques-uns des membres du comité : Hon. D. Marcell, hon. H. Mercier, Louis Fréchet, Dr J. Beauvoil, J. Herard, G. A. Dumont, Ls Lamontagne, J. O. Pelland, L. Forget, Dr Alf. Savard, P. E. Paquette, J. E. G. Héroux.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

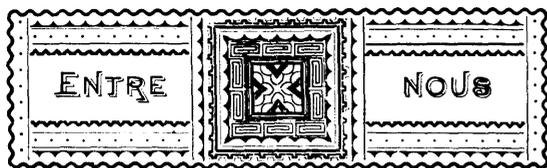
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour éga-liser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



OUT finit par se découvrir.

Vous vous rappelez Mme Abbott, cette femme phé-nomène qui est venue plusieurs fois à Montréal et qui a parcouru une partie du monde en étonnant les populations et Annie Abbott qui défait la force de dix hommes, qui pesait quatre cents livres ou cinq cents livres à son gré ?

Vous savez avec quel air d'ingénue elle parlait de son pouvoir mystérieux ?

—Il m'est impossible, disait-elle, d'expliquer la nature de la puissance que je possède, je sais et je prouve que je l'ai, voilà tout.

Pais venait la petite histoire connue des hommes et des femmes qui ont des dons ; le don de guérir, comme la pseudo petite guérissante de Sainte Canégonde, comme l'ex-zouave Jacob ; le don de découvrir des objets perdus, etc., etc.

—Je me suis aperçue que je possédais ce pouvoir vers l'âge de douze ans, alors qu'un soir.... etc., etc.

Inutile de dire la suite du boniment.

\* \* Eh bien, cette bonne femme n'a pas plus de puissance mystérieuse, extraordinaire, que vous et moi.

On lui a appris un truc et elle en use tout simplement.

A Paris, où elle est allée, il y a quelques années, on avait déjà expliqué plusieurs des tours qu'elle faisait, mais il faut avouer que les Parisiens habitués à toutes ces farces d'outre-atlantique avaient accordé très peu d'attention à la nouvelle venue, qui ne dut pas garder un souvenir très agréable de son séjour dans la Ville Lumière, mais il était réservé à ses compatriotes eux-mêmes de démasquer la femme phénomène.

C'est ce qui vient d'arriver à Lennox, petite ville des Etats-Unis, où des enfants, stylés par un savant qui avait suivi les séances de Mme Abbott, vinrent répéter sur la scène tous les tours qu'elle faisait.

Farieuse de ce contre-temps, elle a aussitôt quitté la ville sans vouloir continuer ses représentations.

Au tour d'une autre !

\* \* Montréal entre tout à fait dans le mouvement ; ce n'est plus l'humble ville, presque incon-nue, d'il y a trente ans, la ville du Nord où les étrangers ne s'aventuraient que de loin en loin, c'est aujourd'hui un centre sérieux qui sert à son tour de lieu de rendez vous aux sociétés scientifi-ques du continent américain nord, comme la so-ciété d'hygiène vient de le prouver encore dernièrement.

Il y avait là des savants de toute l'Amérique, et le Mexique y était largement représenté.

La réception faite aux délégués a été digne de Montréal, et nos visiteurs sont partis enchantés de leur voyage.

On y a lu des travaux très sérieux et discuté des sujets des plus intéressants.

Après avoir fondé tant de sociétés protectrices des animaux, l'homme commence à penser un peu à lui-même ; ce n'est pas trop tôt.

\* \* A propos de protection, comment se fait-il que Montréal n'ait pas d'institution pour y recevoir les femmes et les jeunes filles sans travail, dénuées de tout.

Comment se fait-il qu'il ne se forme pas une société de femmes du monde pour fonder un établissement dans ce but ?

Comme cette question est susceptible d'être étudiée un jour par quelques personnes charitables, je me permettrai de donner quelques renseignements, que je puise dans un ouvrage sur les asiles de nuit. Il s'agit ici de l'*Hospitalité du travail* :

"Hospitalité du travail. L'œuvre de l'hospitalité du travail, créée à Paris en 1880, est destinée à recevoir les femmes et les filles qui sont dans le dénûment, à les abriter et à les nourrir jusqu'au jour où elles peuvent se procurer un travail honnête et rémunérateur. L'établissement, situé à Auteuil, est à la fois une infirmerie, une école, un hospice et un ouvroir. Indépendamment des malheureuses qui y trouvent un asile provisoire, la maison compte 115 pensionnaires. Toute personne prenant logis dans l'établissement doit donner son nom, que l'on inscrit sur un registre, délivré, signé et parafé par le commissaire de police du quartier, en même temps que la date d'entrée, la profession et la provenance de l'assistée. Cette formalité est indispensable, car la maison est un caravansérail où passent les voyageuses sans asile et dont il peut être nécessaire de connaître les étapes. Tous les jours, les inspecteurs du service des garnis viennent relever les indications consignées sur le registre d'entrées. Sous ce rapport, mais sous ce rapport seulement, la maison de l'Hospitalité du travail est assimilée à celle des logeurs, et est tenue de se conformer aux règlements protecteurs qui, dans certains cas, défendent la sécurité publique et éclairent la justice. Les provenances sont de toute nature : l'hôpital, le vagabondage, la prison même, fournissent leur contingent. La plupart des noms sont suivis de la mention : "sans papiers," c'est-à-dire identité contestable, parfois dissimulée, parfois même ignorée. Le plus grand nombre des malheureuses reçues dans l'établissement proviennent cependant de l'hôpital, où on n'a pu, faute de place, les gar-

der jusqu'à parfait rétablissement. En 1887 et en 1888 plus de 2,000 femmes admises dans la maison d'Auteuil sortaient des hôpitaux de Paris ou de l'asile du Vésinet. Mais l'hôpital n'est pas seul à déverser son trop plein à l'Hospitalité du travail. La préfecture de police a souvent recours à elle et lui demande de l'aider à faire le bien. La police n'a, en effet, à offrir aux indigents qu'elle ramasse que ses postes. Quand il s'agit d'une femme n'ayant commis aucun délit et à qui on ne peut reprocher que sa misère, la préfecture s'adresse alors à l'Hospitalité du travail, qui ouvre ses portes. En deux ans, le nombre de femmes admises sous les auspices de la préfecture s'est élevé à 1,078.

Aussitôt admises, les pensionnaires de l'Hospitalité du travail sont déshabillées et mises au bain ; on leur fournit des vêtements et du linge, pendant que les hardes dont elles étaient couvertes en entrant sont soumises à l'étauve. Chaque femme assistée à son lit, composé d'une pailleasse, d'un matelas, d'un traversin, des draps de forte toile et d'une couverture de campement. A l'extrémité du dortoir sont disposés quelques berceaux. Qui accueille la mère ne peut reposer l'enfant. Quel que soit l'âge, quel que soit l'état civil d'une femme, dès qu'elle est admise dans la maison, on ne l'appelle que madame, et jamais on ne prononce son nom de famille. Pendant leur séjour dans l'établissement d'Auteuil, toutes les femmes valides sont occupées dans les ateliers à des travaux de couture et de lingerie. Celles qui ne peuvent se livrer à une occupation assidue sont employées à la cuisine, à des travaux de propreté, etc. Les deux tiers au moins des femmes recueillies ne quittent la maison d'Auteuil que pour entrer en condi-tion. En moins de trois ans, sur 7,400 femmes admises à l'Hospitalité du travail, 4,800 ont été placées. On n'est ni prisonnier, ni cloîtré dans la maison. Les femmes qui trouvent la discipline trop étroite, et elle est très maternelle et très large, restent libres de sortir et de reprendre la vie errante. On accorde même des sorties de quelques heures ou d'une journée ; mais ces sorties sont toujours inopinées, et on a soin de ne jamais les annoncer d'avance. Toute femme qui rentre ivre après une sortie est expulsée. Sur ce point la règle est inflexible."

Ne croyez-vous pas qu'une institution de ce genre ne serait pas utile dans une ville comme Montréal et je ne doute pas que le conseil de ville serait heureux de la subventionner.

Cela ne coûterait guère plus cher que la prison où l'on relègue actuellement les malheureuses dont tout le crime est de n'avoir ni travail, ni ressources pour vivre.

LISETTE



U cours des années 1830 50, il y eut en France un réveil bonapartiste que Louis-Philippe favorisa plutôt qu'il n'y mit des entraves. Thiers publiait le *Consulat et l'Empire*, Hugo lançait des strophes brûlantes en mémoire de Napoléon, Damas brodait des romans sur le héros de cent batailles, le théâtre ne vivait que du Petit Caporal, Béranger chantait des chansons hymnes en l'honneur du grand captif de Saint Hélène. Napoléon III pouvait bien dire que l'homme de la colonne Vendôme était son grand électeur.

Ah ! qu'on est fier d'être Français  
Quand en regarde la colonne,

écrivait Emile Debraux, l'auteur de *Soldat t'en souviens-tu ? de Fanfan la Tulipe*, etc.

Dans ce concert où les réminiscences du Petit